

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Société fondée en 1904



ARCHÉOLOGIE

HISTOIRE

GÉOGRAPHIE

PATRIMOINE

N° 100 - 2005 - Fasc. 3 / 6 euros

SOMMAIRE

N° 100, 2005, 3

PIERRE CAVARD	
Une famille de Vienne : les Denantes	3
GILBERT GIBARD	
Destins croisés de la famille Gibard et du 9 ^e régiment de Spahis algériens	9
R. ET G. Bisci - Extraits des carnets de guerre d'Henry Gourdan	17
ABBÉ REURE	
Une "bienheureuse" viennoise : Philippe de Chantemilan	23
HENRI FRUTON - Images de la débâcle de 1940 à Vienne	27
Les prochains rendez-vous	30
Conférences	31
Bulletin d'abonnement et d'adhésion	32

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ DES AMIS DE VIENNE

REVUE TRIMESTRIELLE

publiée pour *"répandre la connaissance de l'histoire de la ville et des antiquités viennoises"* (article premier des statuts de l'association).

Pour 2005 : montant de l'abonnement au bulletin

Abonnement annuel normal	26 €
Retraités et étudiants	23 €
Abonnement de soutien	35 €
Prix de vente au numéro	6 €

Avis important : Les abonnements commencent avec le premier numéro de chaque année. Les numéros déjà sortis de presse dans l'année, au moment du règlement d'un abonnement nouveau, seront remis ou envoyés au nouvel abonné.

Tout changement d'adresse doit être signalé au secrétaire.

Montant de l'adhésion à la Société	5 €
--	------------

Correspondance, abonnement et adhésion :

Société des "AMIS DE VIENNE"

Siège social : 3-5, Rue de la Table-Ronde, 38200 VIENNE

C.C.P. "Amis de Vienne" - LYON 185-71 J

Consultation ou renseignements au 04 74 53 39 29

En couverture : Médaillon d'époque romane d'un parapet
sur la face nord de la cathédrale Saint-Maurice de Vienne.
(Cliché Amis de Vienne)

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

N° 100 - 2005 - Fasc. 3

BULLETIN

DE LA SOCIÉTÉ

DES

AMIS DE VIENNE

Président	Dr. J. J. J.
Vice-président	Dr. J. J. J.
Secrétaire	Dr. J. J. J.
Treasurer	Dr. J. J. J.

RENTREMENT DES SOCIÉTÉS

Le présent bulletin a pour but de donner aux membres de la Société des Amis de Vienne les renseignements nécessaires pour leur permettre de se rendre compte de la situation financière de la Société et de leur permettre de voter en connaissance de cause.

Revenus	1000
Charges	500
Excédent	500

Le montant de l'excédent est affecté à la constitution d'un fonds de réserve qui servira à couvrir les éventuelles dépenses de la Société.

Le présent bulletin est distribué gratuitement aux membres de la Société.

Le présent bulletin est distribué gratuitement aux membres de la Société.

Le présent bulletin est distribué gratuitement aux membres de la Société.

Le présent bulletin est distribué gratuitement aux membres de la Société.

Le présent bulletin est distribué gratuitement aux membres de la Société.

Une famille de Vienne : Les Denantes

Les origines :

Le maire de l'Hôtel-Dieu en 1622 est le sieur **Marc Denantes**, marchand bourgeois, qui habite à Saint-André-le-Bas, où sa maison fait l'angle de la rue de l'Eperon, du matin¹ et de la Table Ronde, de bise. Il a pour voisins Pierre Quemin, du soir et Simon de Rommeville, du vent². C'est un nouveau venu à Vienne, mais pour qu'il y ait acquis le droit de bourgeoisie et qu'il ait accédé aux fonctions municipales, il faut bien que plusieurs années se soient écoulées depuis qu'il a installé son commerce à l'un des endroits les mieux choisis et les plus passants de la ville. Il est venu avec femme et enfants. Sa femme se nomme Jeanne Gerin, ses deux fils sont Jean et François.



Armes des Denantes.

On ne sait à peu près rien de lui, sinon que le 8 mars 1626 il a remis aux administrations de l'hôpital "un calice d'argent retiré de feu M. Jean Rochefort"³ et qu'en 1642 il s'occupait des affaires temporelles des Pères Capucins et leur servait de trésorier. Il mourut le 22 mai 1657 et sa veuve, Jeanne Gerin, le 11 janvier 1662.

Jean Denantes, leur fils aîné, se fit inscrire au barreau de Vienne. Marié à Marie Decoud, il eut une fille, Marie, baptisée le 15 décembre 1648, qui eut pour parrain son grand-père paternel Marc Denantes et pour marraine sa grand-mère maternelle, Bernette Bernard. Il eut encore deux autres enfants.

François Denantes, bourgeois, avait épousé Marguerite Trillard, de qui il eut un fils, Marc, baptisé le 31 janvier 1652 qui eut aussi pour parrain son aïeul paternel, Marc Denantes et pour marraine son aïeule maternelle, Claudia Argoud. Un second fils, Antoine-Maurice, né le 22 septembre 1658, baptisé le 16 avril 1659, fut le filleul d'Antoine Argoud, doyen de

1 - Du matin : c'est-à-dire à l'est, de bise : c'est-à-dire du nord, du vent : c'est-à-dire du sud.

2 - CC. 64, N° 267

3 - E. 45

Saint-Maurice et d'Eléonore Polhon, veuve de noble Humbert de Chaponay, seigneur de Saint-Bonnet, conseiller au parlement de Dauphiné. Antoine-Maurice devint prêtre et chanoine de la collégiale de Notre-Dame de Fourvière.

François Denantes fut élu trois fois au consulat : 1652-53 ; 1666-67 il fut maire en 1682-83.

Marc Denantes

Fils de François, avocat en Parlement, procureur du roi aux entrées et sorties du bureau de Vienne, il épouse à Saint-André-le-Bas, le 1^{er} juillet 1685, Marie Brionnet, fille de sieur Jacques Brionnet et de Françoise du Chol. De cette union sont issus :

- Marguerite-Françoise, baptisée le 28 mars 1686. Morte le 10 mars 1707.
- François, baptisé le 6 mars 1687.
- Catherine-Thérèse, baptisée le 17 octobre 1690. - Parrain : M^{re} Antoine-Maurice Denantes, son oncle. - Marraine : Catherine-Thérèse Brionnet, femme de sieur Philibert Parron.
- Catherine-Hippolyte, baptisée le 21 janvier 1692. Morte le 4 mars 1699.
- Marie-Pernette, baptisée le 8 juillet 1695. Morte le 15 mars 1707.
- Hippolyte-François, baptisé le 7 juin 1697. - Marraine : Marguerite-François Brionnet, femme de noble Etienne du Perron, gouverneur de Saint-Marcellin.

Marc Denantes a été deux fois consul : en 1710-11 et en 1720-21. Et il est mort le 10 juin 1724, laissant une grande réputation d'écrivain et de poète. L'abbé d'Artigny qui avait entretenu avec lui des relations littéraires, dit que c'était un "homme de beaucoup d'esprit, d'une agréable littérature et qui avait de grands talents pour la poésie française... On pourrait, ajoute-t-il, former un assez gros recueil de ses poésies manuscrites. Il en est peu qui ne méritent de voir le jour. J'espère d'en donner bientôt une édition avec un discours préliminaire, où je tâcherai de faire connaître cet auteur, aussi estimable par les qualités du cœur que par celles de l'esprit". L'abbé d'Artigny n'a pas mis ce projet à exécution, et quelques pièces seulement de cet auteur ont été publiées, une notamment, intitulée "*Polichon*", qui a paru à Amsterdam en 1715. Claude Charvet en signale plusieurs autres dans sa notice des "*Fastes de Vienne*"⁴.

Rochas, à propos des armes du Denantes de Vienne dit qu'elles étaient "d'azur à une licorne saillante d'argent" et fait remarquer qu'elles se rapprochent de celles de Claude de Nantes, anobli en 1662 pour ses services militaires⁵ : "d'argent à la licorne d'azur, chargée sur l'épaule senestre d'une fleur de lys d'or", et que la différence des couleurs indique l'appartenance à une autre branche de la même famille.

Ce Claude de Nantes noble figure deux fois dans le registre paroissial de

4 - P 224.

5 - MSS. de la bibliothèque de Grenoble, R 80, T II, n° 1420, fol. 216.

Saint-André-le-Bas : le 26 décembre 1676, veuf de Madeleine du Viozet du Plastre, il vient épouser à Vienne Catherine Pellisson, veuve de Christophe Guérin. Et le 17 décembre 1682, le même Claude de Nantes, capitaine au régiment de Piémont, est le parrain de Marguerite Pelisson, fille de M^e Geoffray Pellisson et de Françoise Clavel.

François Denantes

Fils de M^e Marc Denantes et de feu Marie Brionnet, François Denantes, avocat en Parlement, épouse à Saint-André-le-Bas le 2 février 1719, Suzanne Melchior, fille de feu noble Joseph Melchior et d'Anne Arnaud. D'où :

- Marie-Anne, baptisée le 3 février 1720.
- François, né le 5 mars 1722, baptisé le 6 - Parrain : François Brionnet, écuyer, sous-lieutenant en la grande louverie de France, seigneur de Givray - Marraine Marie Melchior, sa tante.
- Anne née le 9 février 1723, baptisée le 11 - Parrain : M^e Claude Courbet, sieur de Saint-Bonnet, subdélégué. - Marraine Anne Melchior, femme de Louis Rousset, major de la milice bourgeoise de Vienne.
- Louis-Clémence, baptisé le 18 avril 1724. - Parrain : noble Louis Brionnet, seigneur de Grandval, chevalier de Saint-Louis, lieutenant de vaisseau - Marraine : Clémence de Lorme, fille de Claude de Lorme, avocat.
- Marie-Suzanne, née le 19 septembre 1725, baptisée le 20 - Décédée à Saint-Ferréol, le 28 août 1766.
- Marie-Françoise Gabrielle, née le 12 janvier 1727, baptisée le 13.
- Lucrèce, née le 18 mai 1728, baptisée le 19.
- Jean-Baptiste-Marc, né le 13 août 1729, baptisé le 14 - Parrain : Jean-Baptiste Prunelle de Roisson, avocat.
- Suzanne, née le 9 novembre 1730, baptisée le 11.
- Marc-Pierre, né le 6 mai 1732, baptisé le 7 - Parrain : Pierre Marquis, bourgeois et consul - Marraine Marguerite Morel, femme de François-Joseph Teste, procureur et consul trésorier.
- Françoise, née le 1^{er} octobre 1733, baptisée le 2 - Parrain : François, son frère - Marraine : Anne, sa sœur.
- Marc-Antoine Maurice, né le 10 avril 1735, baptisé le 11.
- Joseph-Gabriel, né et baptisé le 27 août 1737, le père étant premier consul.
- Antoine-Maurice, né le 29 mars 1739, baptisé le 30.
- André, né et baptisé le 14 novembre 1740.
- Geneviève, née le 21 janvier 1743, baptisée le 22.
- Paul, né et baptisé le 5 décembre 1745.

Suzanne Melchior mourut à 45 ans, le 17 février 1746, après avoir eu dix-sept enfants en vingt-sept ans de mariage. Son mari lui survécut deux

ans et trépassa le 18 février 1748, à l'âge de 60 ans : il reçut la sépulture dans l'église de Saint-André.

Marie-Anne, leur fille aînée, épouse le 29 janvier 1747 Charles-François Broal, avocat en Parlement, fils de feu François Broal, capitaine-châtelain royal de Vaux, bourgeois de Lyon, et d'Elisabeth Barbier. En présence de Philibert Barbier, oncle de l'époux et M. Julien Broal, procureur du roi en cour commune de Vienne, son frère. D'où : Charles-François né et baptisé le 31 janvier 1748, qui a pour parrain son grand-père maternel, François Denantes et pour marraine son aïeule paternelle, Elisabeth Barbier. - Charles-François-Philibert, né le 11 novembre 1749, baptisé le 13, parrain : Philibert Barbier son grand-oncle ; marraine : Françoise Broal, femme de sieur Pierre Chenavas, conseiller du roi, maire de Meyzieu, sa tante - Louis, baptisé le 13 novembre 1750 - Claude-Lucrèce, fils, baptisé le 12 décembre 1751 - François-Annet, baptisé le 22 septembre 1756, le père étant consul et lieutenant-général de Police à Vienne.

Marie-Anne Denantes mourut à 45 ans et fut inhumée le 15 mars 1762 dans l'église de Saint-André-le-Bas "au vas de ses ancêtres". Charles-François Broal décéda à l'âge de soixante ans, le 2 avril 1768. Sépulture au cimetière des Pauvres.

- François, fils aîné, mort à 25 ans, le 16 octobre 1747.
- Suzanne, décédée à Notre-Dame de la Vie, le 18 août 1788, 57 ans.
- Françoise, décédée à Notre-Dame de la Vie, le 15 janvier 1778, 45 ans, sépulture dans le cloître Notre-Dame à Saint-Maurice. Le 21 janvier, la confrérie des Pénitents noirs fit célébrer pour elle un service solennel dans la ci-devant église de Saint-Ferréol, en reconnaissance de son dévouement pour les prisonniers.
- Marc-Antoine-Maurice, chanoine de Saint-Maurice.
- Joseph-Gabriel, chanoine de Saint-Ruf, mort le 7 mai 1803.
- Antoine-Maurice, chanoine régulier de Saint-Antoine, mort le 10 juin 1872.

Pierre Denantes

Dixième enfant de François Denantes et de Suzanne Melchior, baptisé sous le nom de Marc-Pierre, épouse à Saint-André-le-Haut le 3 juin 1764, étant avocat au bailliage, Françoise de Bergeron de Saint-Germain, fille de feu Antoine-François et de Marguerite-Antoinette du Chol, née et baptisée le 5 octobre 1746. La bénédiction nuptiale leur est donnée par Marc-Antoine Denantes, chanoine de Vienne, frère de l'époux. Ils ont pour enfants : Marc-Antoine, baptisé à Saint-André-le-Bas, le 6 juin 1765 - Parrain M^{re} Marc Denantes, chanoine de Saint-Maurice, oncle - Marraine : Marguerite-Antoinette du Chol, grand-mère maternelle.

- Jeanne, née et ondoyée le 22 août 1766, baptisée le 16 septembre.

- Louis, né le 17 mai 1769, baptisé le 4 mars 1771.
- François, baptisé le 5 novembre 1770.

Pierre Denantes n'est pas resté à l'écart des affaires publiques. Après un premier consulat en 1759-60, il devient maire triennal en 1775-78 : son brevet de maire est enregistré le 1^{er} décembre 1774⁶. Le 29 septembre 1789, une assemblée municipale tenue devant le vibailli et le procureur du roi procède à l'élection des trois candidats à la mairie qui doivent être présentés selon l'usage au duc d'Orléans, auquel le choix du maire appartient : Pierre Denantes avocat obtient 6 voix, Jean-François Revolat, médecin du roi, 8 et Joseph-Abel Pioct, assureur au bailliage⁷, 15. Mais la nouvelle loi électorale va rendre vaine cette procédure. Et Pierre Denantes ne fera pas partie du conseil général de la commune. Son nom est encore inscrit dans "l'état général des habitants de Vienne en janvier 1793" mais pour peu de temps sans doute, car ce nom est rayé et remplacé par celui de ses frères et sœur : Marc-Antoine, 58 ans, André Denantes-Dufournal, 53 et Lucrèce Denantes, 65 ans.

La période révolutionnaire permet de recueillir quelques renseignements sur la descendance de François Denantes et Suzanne Melchior. D'abord la contribution patriotique du quart : Pierre Denantes avocat et pennonier, 500 livres ; abbé Denantes-Rufin, 360 livres ; Denantes filles, bourgeoises et Denantes aîné, chanoine précenteur, 600 livres ; Denantes-Dufournal, chanoine de Saint-Maurice, 450 livres.

Fête de la Fédération, 14 juillet 1790. Dans la cathédrale, après les discours du maire et du lieutenant-colonel de la légion viennoise, M. Denantes, chanoine précenteur, s'est avancé et a dit : "Messieurs, le clergé de Vienne, pénétré de l'étendue et de la grandeur de ses fonctions, a toujours apprécié au plus haut degré la qualité de citoyen... nous unissons nos cœurs et nos vœux à ceux de cette respectable assemblée et nous ne cesserons de prier le Tout-Puissant qui veille sur les empires, de soutenir et de faire prospérer celui des Français. Nous jurons d'être fidèles à la nation, à la loi et au roi."

Inscription au moins symbolique pour servir dans la garde nationale, 20 octobre 1791, de Marc-Antoine et d'André Denantes, 56 et 51 ans. Marc-Antoine va d'ailleurs démissionner de ses fonctions d'administrateur de l'Hôpital le 10 décembre 1791 en raison de ses infirmités.

Après les temps d'euphorie arrivent les mauvais jours. En germinal an II, ce sont les visites domiciliaires, les perquisitions d'ailleurs infructueuses pour découvrir les armes cachées ; puis les dons patriotiques spontanés : Marc-Antoine et André versent à la nation 95 livres en numéraire, 10 d. 6 gros d'or, 2 marcs et trois onces et demie d'argent et en outre 25 l. pour équiper la compagnie du cirque. Dans la contribution de guerre imposée ensuite de la loi du 17 prairial an II, Lucrèce Denantes est taxée à 45 l. et Marc-Antoine à 75. La liste infamante des riches égoïstes du district de Vienne

6 - BB. 211, 2^e cahier fol. 31

7 - BB. 228, fol. 8

8 - Isère, I., 750, fol. 25

qui doivent fournir 325 lits aux magasins militaires de Grenoble d'après l'arrêté pris le 6 nivôse par le représentant du peuple Petitjean, n'a pas oublié les Denantes prêtres condamnés à fournir un lit⁸. Mais une fois la Terreur passée, on respire plus librement. Et comme les Denantes ont prêté les serments requis, ils continuent à recevoir leur pension de 1000 livres en qualité d'ex-chanoines. On trouve aussi dans les listes de pensionnaires leur sœur Anne, née en 1711, ci-devant religieuse. Denantes-Rufin est encore mieux partagé puisqu'il jouit d'une pension de 1550 livres. Le procureur de la commune de Chonas écrit à son sujet le 23 thermidor an III : "Le cit. Joseph Denantes, ci-devant chanoine de Saint-Ruf, réside à Chonas depuis plus de quatre ans. Il exerce chez lui les fonctions du culte mais il s'était présenté à la municipalité qui lui avait donné acte de sa soumission aux lois de la République".

En somme, les Denantes ont traversé la Révolution sans grand dommage. Et pour terminer leur notice on peut citer le passeport délivré à Marc-Antoine le 22 messidor an VI : "natif de Vienne, 63 ans. Taille 5 pieds 2 pouces. Cheveux et sourcils bruns, yeux gris, nez aquilin. Allant à Lyon et Vaux-en-Velin". Il mourut dans son domicile de la rue Marchande le 12 décembre 1825, à 91 ans.

Gilbert Gibard

Destins croisés de la famille Gibard et du 9^{ème} régiment de Spahis algériens

Né le 3 septembre 1900 dans une famille de maçons de la Creuse émigrée dans le Berry, à une trentaine de kms au nord de Bourges, à Ste Solange, mon père, Lucien Joseph, était destiné à faire des études d'architecte pour travailler dans l'entreprise familiale, qui, avec ses 18 ouvriers, comptait parmi les plus importantes de la région. Mais il avait une passion, c'était les chevaux! Il avait appris à les connaître et à les aimer en aidant au transport des matériaux pour les chantiers de construction car la plupart des charretiers avaient été mobilisés pour la guerre.

Aussi, dès qu'il eut atteint ses dix-huit ans, au grand désespoir de la famille, il s'engagea à Bourges, dans la cavalerie bien entendu...

La guerre se terminant en Europe le 11 novembre 1918, il fut envoyé au Maroc à peine pacifié, où il commença à servir dans les Chasseurs d'Afrique. Abd-El-Krim prenant la tête d'une véritable révolte dans le Rif marocain, il fut affecté au 9^{ème} régiment de Spahis algériens, qui avait été créé en Algérie, dans l'Oranie en 1921. Mon père me racontait souvent des épisodes de cette sanglante guerre d'embuscades, où des deux côtés, on ne faisait pas de quartier... Je pense qu'il revint du Maroc vers 1922 en garnison à Vienne avec des éléments du 9^{ème} RSA ; il devait en repartir en 1925 pour le Maroc a nouveau, où il resta jusqu'en 1927.



*Lucien Joseph Gibard
en grand uniforme.*

Mon père se maria alors avec Alice Peynet, fille d'un boulanger de la route d'Avignon (ex N° 7, aujourd'hui avenue Leclerc), couturière dans une maison de confection de Vienne, elle avait fait ses études à N.D. de l'Isle. Elle avait une sœur, Céline qui épousa un fabricant d'échalas (on disait alors "pétiot"!) de Stc Colombe et 2 frères : Clément, qui fut facteur à Oullins, et Pierre, qui, après avoir fait ses études à "l'Ecole Pratique" (aujourd'hui Lycée technique) fit toute sa carrière aux usines Berliet de Lyon et qui, après avoir pris une part active à la Résistance dans cette entreprise, la dirigea après la Libération dans son Comité de Gestion. Tous les trois avaient bien entendu fait toute la Grande Guerre !

C'est dans cette famille que je naquis le 17 avril 1929. Je n'ai hélas pas gardé de souvenir de ma mère Alice, très lettrée et musicienne (elle faisait notamment parti de la *"Cigale de Vienne"*, ensemble de mandolines) car elle décéda d'une fausse couche alors que j'avais dix-huit mois et c'est à partir de ce tragique événement que ma vie se confond avec celle du "9^{ème}". En effet, mon père n'ayant pas de bons rapports avec sa belle-mère, eut ce qu'on appellerait aujourd'hui un problème de "nounou" ! Comme dès le Maroc il avait commencé à grimper les échelons de la hiérarchie militaire, il fut autorisé par le commandant de La Roche (dont j'ai gardé d'ailleurs un souvenir très précis, avec ses moustaches à la gauloise et sa voix autoritaire) à avoir en permanence un ordonnance (on disait un "tampon" en jargon militaire !). Il s'appelait Bou Djema. C'était un grand noir des oasis du sud de l'Algérie, d'une douceur et d'une propreté méticuleuse. Mon père lui avait donné des consignes très précises pour ma surveillance, il y avait beaucoup de heurts avec la famille, car Bou Djema les faisait respecter scrupuleusement: "l'Adjudant Djebbar a dit... alors tu touches pas le petit ! "

Parallèlement à sa vie militaire, mon père, toujours passionné de chevaux, avait l'autorisation de courir le dimanche à l'hippodrome de Villeurbanne et ailleurs. Très bon cavalier, il gagnait régulièrement les courses et était très connu dans les milieux turfistes. Une seule fois, il fut battu et eut beaucoup de peine à se dégager de mégères déchaînées qui l'assaillirent à coup d'ombrelle...

Je passais donc pratiquement toute ma vie au quartier St- Germain et



*Gilbert Gibard en 1933
au quartier St-Germain, Vienne.*

j'en ai conservé beaucoup de souvenirs que je ne peux pas tous égrener ici : dès que je fus assez grand, mon père me mit sur un cheval, et hop, un claquement de fouet et je tournais dans le manège jusqu'à une heure d'affilée parfois, quand mon père m'oubliait...

On me laissait m'amuser avec les petits avions cibles sur lesquels s'entraînaient les mitrailleurs de la D.C.A. (défense contre avions) et lorsque ceux-ci voulaient s'en servir, il les découvraient parfois un peu abîmés. Le commandant de La Roche disait alors : "Il n'y a pas de mal, c'est le petit Gibard !"...

J'ai encore le souvenir des quartiers de mouton que mon père rapportait de la caserne pour l'Aït-el-Kébir car il était adoré de ses hommes à cause de sa justice et de ses compétences. Il passait sa vie à St-Germain, moi aussi d'ailleurs...

Mon père, encore très jeune, se remaria, encore une fois avec une couturière et, en 1935, j'eus un petit frère, André, qui devait se faire tuer en Algérie au service militaire dans des conditions aussi tragiques que celles que mon père m'avait souvent racontées à propos de la Guerre du Rif trente ans plus tôt!

Je me rappelle encore très nettement les défilés du 14 juillet sur le "Champ de Mars". Peu à peu, on y vit participer des sides-cars et des automitrailleuses traînant des canons de 25 ou de 37 antichars, mais l'essentiel, c'était toujours les chevaux avec la fanfare de trompettes aux sons si clairs suivant le fanion du régiment...

Mon père changea de poste et fut chargé de l'escadron de mitrailleuses. J'ai dans la tête encore beaucoup de noms d'officiers et de sous-officiers. Certes ce n'était pas "les gaietés de l'escadron", si humoristiquement décrites par Courteline, mais il régnait dans ce régiment un esprit de corps et d'entraide magnifique ; par exemple, tous les Noël, nous avions un arbre de Noël énorme dans la villa du colonel Peyon, quai Riondet, et là, Mme la colonelle faisait bien les choses...

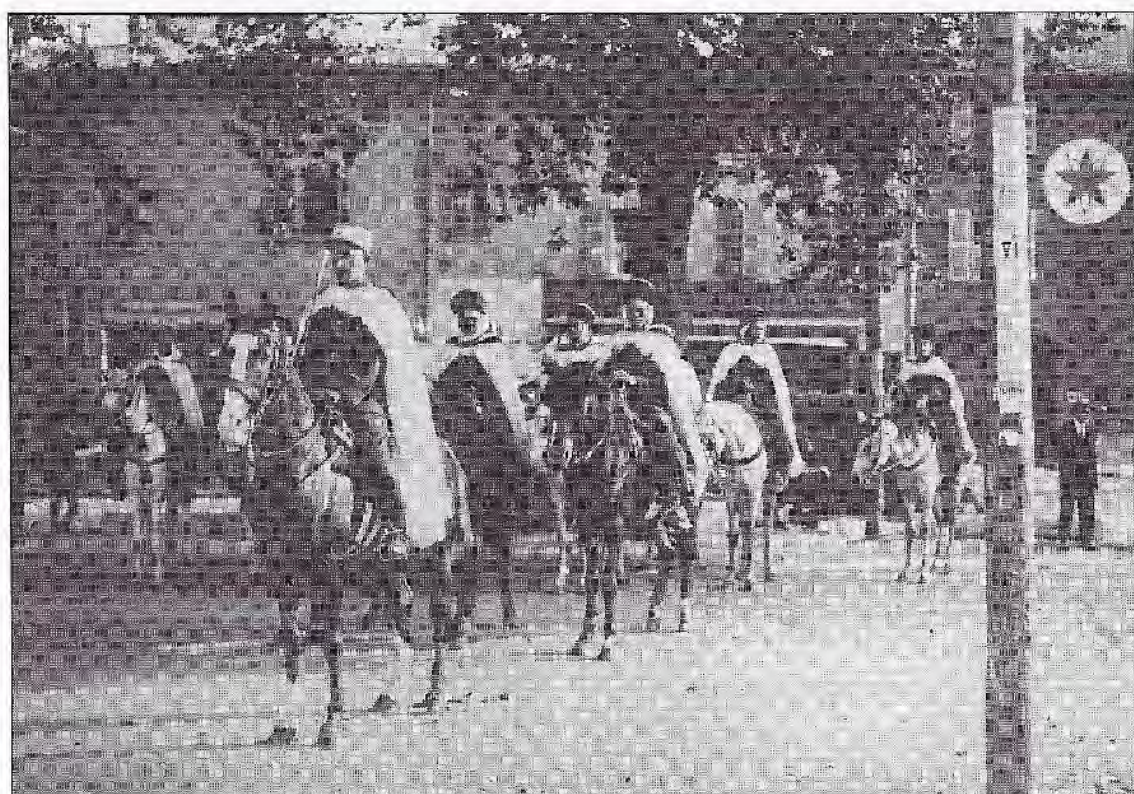
L'entraînement des spahis était dur et les manœuvres autour de Vienne fréquentes, surtout de nuit. Les rapports avec la population étaient très cordiaux.



Lucien Gibard au maroc (avant 1928).

Souvent ils partaient pour plus longtemps aux camps de la Valbonne et de Chambarand. Mais nous étions hélas en retard d'une guerre ; on n'ignorait pourtant pas que les "autres" arriveraient en face avec des panzers et des stukas...

Au printemps 1939, mon père fut muté au "Service du Matériel" et on nous attribua un appartement dans les locaux de la caserne de l'intendance, qui était située au 7 du Cours de Verdun, entre la gare et la caserne Rambaud ; nous habitions à côté du boulanger, des employés de la laverie, du casernier et d'un autre sous-officier. Sous des hangars énormes on trouvait les réserves de fourrage pour les chevaux.



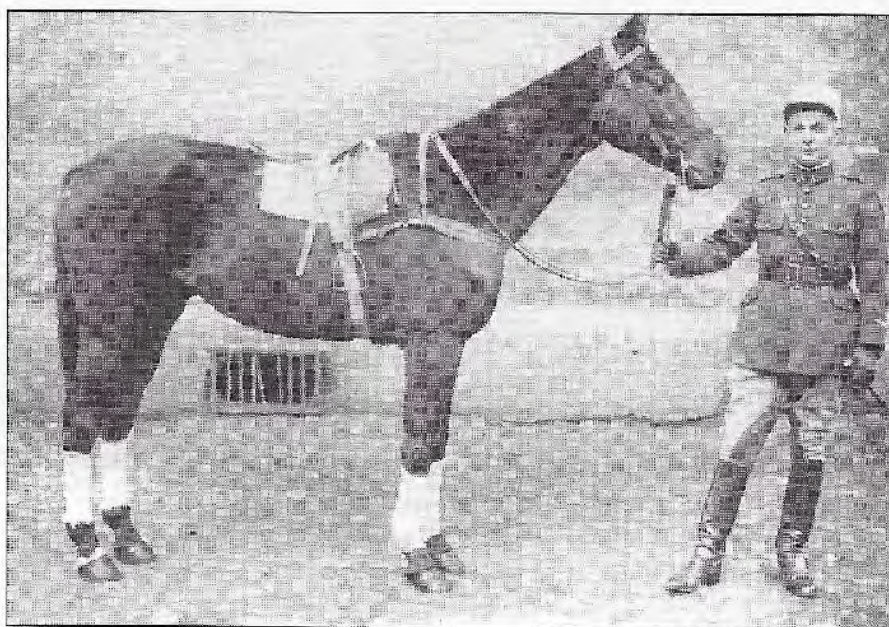
Défilé du 14 juillet, au Champ de Mars vers 1936.

Dans les immenses bâtiments d'un ancien séminaire désaffecté depuis la Révolution on fit séjourner dès la déclaration de guerre en septembre 1939 les troupes les plus diverses ; aux mobilisés de 39, succédèrent juillet-août 40 les fantassins allemands, puis après le 11 novembre 42, date de l'occupation de la zone libre des Alpini italiens, qui à la capitulation italienne, furent emmenés en captivité en Allemagne (sauf un qui s'échappa et se fixa à Vienne), puis à nouveau des fantassins allemands et de nouveau après la Libération, des Américains, des Anglais et enfin des Marocains d'un régiment de transmission, le tout pour la plus grande curiosité de la bande d'enfants qui habitait là.

Pour revenir à mon père, ce fut cette mutation qui lui sauva la vie, ou tout au moins cinq ans de sa vie...

En effet dès la déclaration de guerre en septembre 39 le 9^{ème} Spahi fut joint au 7^{ème} pour former en Haute-Savoie une brigade complète pour surveiller la frontière suisse, par où l'on attendait aussi une possible invasion allemande. On enleva même au régiment ses mitrailleuses et ses armes antichars pour les joindre à une autre unité et c'est ainsi que les 18 et 19 juin 1940, le 9^{ème} Spahi essaya d'arrêter au "Trou du Loup", à l'est de Besançon, la ruée des blindés du Général Guderian ! Certes, à l'image de ce magnifique régiment la résistance fut héroïque et c'est ainsi qu'après avoir perdu plus du 1/4 de ses effectifs, le 9^{ème} disparut dans ce que l'on appelé à tort "la débâcle", car plus de 300.000 de nos soldats y trouvèrent la mort par suite de la trahison de chefs incapables et de ces politiciens qui proclamaient "plutôt Hitler que le Front Populaire !"...

Par la suite, cette mutation valut à mon père bien des désagréments moraux : alors que leurs maris étaient prisonniers (ou même décédés) des familles nous tournaient le dos (même dans notre propre famille, car un de mes oncles fut prisonnier durant 5 ans et décéda dès son retour par suite des dures conditions de sa captivité), mon père était traité "d'embusqué" et il le supportait mal car il avait tout de même participé à la "retraite": juste avant l'arrivée des Allemands ils avaient évacué dans quelques vieux camions les archives, quelques armes et le fanion du régiment, qui resta caché dans une caisse dans notre grenier (pour la plus grande joie de notre petit groupe de copains, tous "gaullistes" en herbe !). Ils faillirent être faits prisonniers dans l'Ardèche et l'Armistice les trouva à Ners, dans le Gard. Entre temps quelques survivants du 9^{ème} avaient participé aussi à l'arrêt des Allemands à Andancette dans la Drôme et à Voreppe dans l'Isère.



Lucien Gibard à l'hippodrome de Villeurbanne en 1930.

Puis ce furent les deux ans et demi de "l'armée de l'armistice". Un "1^{er} chasseur à cheval" fut caserné à Vienne, armée d'opérette, mais où quelques cadres pensaient à la revanche et croyaient encore que Pétain "retournerait sa veste" pour entrer dans la lutte au côté des Alliés. Mon père fut admis dans ce régiment comme "agent militaire". Hélas le 11 novembre 1942 tous les espoirs se dissipèrent et les Allemands encerclèrent les casernes où aucune résistance ne fut opposée. Un petit groupe d'officiers et de sous-officiers réussirent à s'échapper par une petite porte du bâtiment des maîtres tailleurs donnant sur la Rue Denfert-Rochereau. Mon père procéda à la démobilisation du régiment au nez et à la barbe des sentinelles allemandes qui gardaient notre bâtiment. Plus tard les autorités allemandes voulurent d'ailleurs nous expulser, mais ils cédèrent devant la fermeté de mon père. Ma famille quitta cette caserne lors de sa destruction dans les années 60 pour la remplacer par un groupe d'HLM...

Mon père trouva donc un emploi dans le civil et gaulliste convaincu dès juillet 40 il attendit vainement un signal de ses chefs, qui ne vint que très tard, en septembre 44. Après avoir failli partir combattre avec l'un de ses anciens capitaines "sur les poches de l'Atlantique", il passa encore plus de deux ans dans l'administration militaire à Grenoble et à Lyon, à la caserne de la Vitriolerie (aujourd'hui quartier Général Frère). Quant au 9^{ème}, il termina son existence comme régiment en 1946, puis réduit à un "escadron de tradition", fut rattaché en Algérie au 9^{ème} régiment de Chasseurs d'Afrique. Il a participé à des "opérations" de fin 58 à septembre 1962 en Algérie toujours, où a eu lieu sa dissolution définitive.

Il subsiste encore aujourd'hui à Valence le 1^{er} régiment de spahis marocains, entièrement motorisé et blindé bien sûr, qui participe à des opérations de maintien de l'ordre extérieures (ex-Yougoslavie notamment) et dont la fanfare de trompettes a atteint une grande célébrité.

La mort de mon frère en Algérie a accéléré la fin de notre famille puisque mon père est décédé en 1977 après avoir perdu sa deuxième épouse 18 mois auparavant, ce qui est beaucoup pour une vie...



Les cadres et le personnel non-militaire au quartier Saint Germain à Vienne.



*Les officiers du quartier Saint Germain à Vienne.
On reconnaît le capitaine de La Roche qui tient un sabre.*



Henry Gourdant

Raniero et Geneviève Bisci

Extraits des carnets de guerre d'Henry Gourdant

Mardi 28 septembre 1915, à 10 heures, un service solennel a été célébré dans l'église Saint-André-le-Haut pour le repos de l'âme de Monsieur Henry Gourdant, caporal au 30^e bataillon de chasseurs alpins, mort glorieusement pour la France, à l'âge de 23 ans, le 20 juillet 1915.

L'incertitude qui a plané longtemps sur son décès a obligé de différer jusqu'à cette semaine la cérémonie funèbre. Une assistance nombreuse est venue prier pour le défunt et donner le témoignage d'une sympathie profonde et méritée à son honorable famille dont le fils aîné, Paul Gourdant, avait déjà reçu dès les débuts de la guerre une blessure très dangereuse dont il porte de nobles cicatrices.

Le second fils, Henry Gourdant, était, lui aussi, un de ces jeunes hommes, qui paraissent appelés à exercer plus tard dans la société la plus heureuse influence. Après quelques années au Pensionnat des Frères, il était entré à l'Institution Robin, où il fit ses études avec succès. En classe de philosophie, il fut un des lauréats du concours organisé, chaque année, par les Facultés catholiques de Lyon entre les maisons d'enseignement secondaire de la région du sud-est.

Par inclination personnelle autant que par l'impulsion de sa chrétienne famille, il se fit inscrire aux Facultés catholiques de Lyon pour y suivre les cours de droit. Là encore, ses maîtres faisaient l'éloge de son assiduité aux cours et de ses capacités. Il obtint deux fois le prix du concours annuel ; de plus, la Société d'Economie politique lui décerna un prix. Licencié en droit, il préparait ses examens de doctorat.

La déclaration de guerre appela Henry Gourdant à Grenoble, et de là il fut envoyé dans les Vosges. Dans l'abondante correspondance qu'il entretenait dès lors avec sa famille, sous la pression des menaces, des périls et des sacrifices de chaque jour il a révélé plus que jamais les trésors de son âme. On

peut même dire que ses anciens maîtres et ses amis y découvrent des traits de force et de délicatesse que son habituelle modestie n'avait laissé voir qu'à demi. Quelques-uns restent le secret de l'intimité familiale ; parmi les autres nous n'avons qu'à choisir.

Pour cette âme jeune, alerte, courageuse, la nature, en pleine guerre, garde des charmes. Le 29 octobre 1914 il traduit ainsi ses impressions : "Quels beaux paysages ! Quelles perspectives de brumes dans les sous-bois, quelle tristesse dans les prairies des hauts sommets ! De temps à autre, une détonation lointaine, un sifflement de gros frelon malfaisant... L'obus éclate.

Le soir vient vite ici ; les hiboux passent sur les sapins, les sentinelles reçoivent le mot et redoublent de vigilance, tendant l'oreille, l'arme chargée, la baïonnette au canon. Que sera l'hiver dans ces Vosges sauvages ? Le ski et la raquette vont servir ; la guerre est un peu la guerre de montagne, de guérillas, surtout dans la mauvaise saison, et quand cela finira-t-il ?"

Il revient à des pensées semblables le 8 novembre, et il y ajoute des réflexions suggérées par une soirée artistique, comme on peut en faire sous les armes. "Avant-hier, nous avons passé la nuit dans une grange avec des artilleurs du Midi, qui nous ont fait concert. Nous étions dans une de ces vastes granges, comme on sait les faire ici, de 40 mètres sur 15, avec des charpentes magnifiques ; on se serait cru dans les flancs d'un navire. Ces voix du Midi sont admirables ; elles s'élèvent et remplissent sans effort les plus vastes encintes ; ils étaient trois, une basse chantante et deux ténors, leur répertoire nous charma deux heures.

C'était curieux de voir toutes ces formes noires allongées dans le foin, éclairées par quelques vagues bougies, pendant qu'au loin on entendait le sifflement de nos 65 dans la nuit. Pour finir ils chantèrent dans le patois du Roussillon, dialecte qui tient de la langue d'oc, du provençal et de l'espagnol. Tout le clair soleil du Midi flambait dans ces chansons, et le chant finissait en exaltant le Canigou, qui à l'autre bout de nos départements méridionaux fait un si beau pendant au Ventoux de Provence. Et j'ai revu par l'imagination toutes ces belles contrées, j'ai goûté la pureté de ces dialectes latins, et tout cela m'a entraîné bien loin de ces sombres Vosges et de leurs immenses forêts".

A la même époque il écrit : "Et vous, chère grand'mère et chers parents, vous songez beaucoup à votre alpin. Ayez toujours bon courage, persévérez dans la prière pour moi et pour la victoire finale et rapide". Le 24 novembre il termina ainsi une lettre à son frère : "J'espère passer la fête du 8 décembre au village de repos et pouvoir aller aux offices". D'ailleurs cette note religieuse, sous des formes variées, se retrouve dans une foule de lettres ; elle est le meilleur réconfort que le jeune soldat donne à son âme et la plus douce consolation qu'il envoie aux siens.

Citons encore cette description si vivante et faite d'une âme si calme : "Le jeudi 4 mars 1915. Je vais toujours très bien : toujours beaucoup de

neige ici. Nous avons travaillé de 8 h. du soir à 2 h. du matin à déblayer un chemin de la neige pour y faire passer le ravitaillement. Le jour personne ne s'y montre pour éviter le bombardement.

Les paysages nocturnes, lunaires et neigeux sont magnifiques ici. Sous le bleu du ciel et sur le blanc de la neige je regardais descendre la pente raide de longues files de mulets tenus en main par de grands diables de muletiers à la démarche pesante. Les mulets glissaient des quatre pieds, les jambes tendues, les oreilles dressées, avec un grand bruit de bât battant les échine et de cuisses trinqueballées.

Ce sont ces braves mulets qui portent les cartouches, les mitrailleuses, les batteries de 65 et les vivres. Qu'ils nous sont utiles et précieux dans ce pays de montagnes, boisé et enneigé, où les voitures ni même les traîneaux ne pourraient rien. Et il en passait, il en passait, glissant parfois, obligeant leur conducteur à les débâter pour les relever, pendant que nos pelles creusaient dans la neige un couloir entre deux murailles à pic. Ces formes noires et crues sur ce fond clair, on aurait dit du cinématographe. Soudain trois formes blanches, indécises, fantômales, dévalent le long de la pente, rapides, glissantes. Qu'est-ce ? Trois skieurs enrobés de blanc, avec bérets blancs, tout blancs comme la neige qu'ils effleurent avec tant de légèreté, de silence et de mystère dans cette nuit calme, que troublent seuls le bruit de nos pelles sur la neige, et les coups graves, lointains, également espacés de grosses pièces ? tout là-bas, on ne sait où. Ah ! quelles belles impressions on remporte de par là, quelle magnifique collection d'images pour les yeux et de souvenirs pour la mémoire".

Mais voici qu'Henry Gourdant reçoit la nouvelle de la mort de sa grand'mère maternelle si tendrement aimée. Il répond le 19 avril : "C'est avant-hier que j'ai appris la terrible nouvelle... Je soupçonnais bien un peu la gravité de sa maladie depuis quelques jours. mais pas à ce point. Au reçu de la lettre je fus comme suffoqué et je faillis avoir une crise de larmes ! Mais j'étais observé, j'attendis ; puis je suis allé me jeter dans le foin, au fond de la grange, et là j'ai pleuré tout à mon aise... Pauvre bonne grand'mère ! Si je l'aimais ! C'était une adoration, et depuis surtout que j'étais soldat, l'éloignement, l'âge, l'expérience, la vie, m'avaient appris à l'aimer encore davantage. Elle est morte bien doucement, entourée de tous les siens, en paix avec le bon Dieu ; et elle avait tant souffert pour Paul et pour moi pendant cette guerre que son purgatoire aura été, je crois, fait sur terre, et qu'elle est maintenant avec le bon Dieu. Je croyais pourtant toujours la revoir à mon retour ; que la volonté du bon Dieu soit faite !"

Cette même lettre contient des détails sur l'accomplissement de son devoir pascal : "Ce matin dimanche, je me suis confessé à un brave aumônier militaire ayant grade de capitaine. Nous marchions de long en large dans un grand pré, entre des sommets noirs de sapins, dans l'air pur du matin, toujours avec cet éternel bruit de canon, qui est pour nous maintenant comme le tic-tac du temps qui s'en va, de la guerre qui dure. Je me suis donc

confessé ainsi en marchant, et il m'a donné la sainte absolution, sous le grand ciel bleu. Que c'est simple ! Que c'est grand ! Que c'est beau ! A 8 heures, messe où une quarantaine de la compagnie font leurs Pâques avec notre capitaine et un de nos lieutenants. Autel rustique et guerrier, dans une grange, tout le monde debout, chant du Credo, communion; je m'en souviendrai toujours.

C'a été pour moi une douce et consolante joie de recevoir Notre-Seigneur en ce dimanche du Bon Pasteur qui clôt le temps pascal, et je l'ai fait à l'intention de ma chère grand'mère pour qui j'ai tâché de gagner une indulgence plénière. Requiescat in pace ! Nous repartirons demain soir lundi sur la ligne, et qu'arrivera-t-il ? Nous verrons bien ; à la grâce de Dieu ! Priez toujours bien pour moi. Ma proposition pour l'avancement est toujours là ; aux premières nominations je dois passer. Je prie avec vous pour mon retour prochain, pour la victoire de la France, et pour le repos de l'âme de grand'mère".

Nous arrivons maintenant à cette première quinzaine de juillet, qui devait être si proche de sa mort. Au bel entrain qui anime toujours sa plume se mêlent des réflexions sur le formidable déploiement d'engins qu'il voit autour de lui.

"Le 10 juillet... Il y a eu un an hier que le bataillon a quitté Grenoble pour les Alpes, un an que nous couchons sur la dure et menons la rude vie de soldat en campagne; aussi est-on aujourd'hui durs comme des chênes. Je ne sais combien durera encore le repos, et après... Redoublez de prières, chers parents".

"Le 12 juillet... J'ai 23 ans aujourd'hui ! La sainte Marguerite approchant, nous unissons nos prières à l'intention de cette bonne grand'mère dont je regarde souvent la photographie.

Hier dimanche et aujourd'hui jusqu'à 10 heures, je suis de garde au poste de police et j'ai tout le temps pour lire, réfléchir, observer, regarder passer les innombrables convois de munitions, et les pièces de tout calibre qui montent vers la ligne où nous monterons quand elles seront installées... Continuez à prier beaucoup, chers parents".

"Le 15 juillet... Notre repos est terminé, nous remontons. Je pourrai rester longtemps sans vous écrire, plusieurs jours, et ne vous envoyer que de brèves cartes ; n'en soyez pas surpris. Consultez bien le communiqué ; vous y verrez sous peu, pour notre région, des choses intéressantes. Redoublez de prières, chers parents, car jamais je n'aurai vu, je crois, pareille chose. Enfin, nous y allons avec confiance; je suis en excellente santé.

Il en passe, il en passe, il en passe des canons, crapouillots, bombes, munitions, ambulances, etc... La terre tremblera, et Arras n'aura jamais rien vu de plus beau, ni Ypres ni Reims.

Que gagnerai-je dans tout cela ? Une blessure, des galons, ou la vie éternelle ?

Il en passe ! C'est affreux ! De quoi dégringoler les montagnes. Des chevaux magnifiques ! Espérons que la cavalerie dira son mot, et que le sabre sortira pour la poursuite dans la vallée ! C'est prévu.

Messieurs, assujettissez vos jabots de dentelles ; nous allons avoir l'honneur de charger.

Il en passe toujours, gros, petits canons, et des torpilles aériennes, depuis douze jours, jour et nuit. Les oreilles sont pleines du roulement des canons et des lourds caissons ; et puis, des files interminables de mulets, des fourgons, des camions, des autos !”

Encore les jours suivants deux cartes très brèves, comme il l'avait annoncé, et le 20 juillet, en la fête de cette grand'mère si chère à son cœur, Henry Gourdant, en avant de son escouade, frappé à la tête par une balle, tombait glorieusement à l'attaque de la montagne du.. (?)

L'officier qui a transmis ces détails ajoute : “Avant un mois, le caporal Henry Gourdant aurait certainement été nommé sous-lieutenant ; car il avait été proposé pour ce grade ; tout le monde l'aimait et l'estimait”.

Qu'il y ait chez des hommes de consciences morales différentes de sincères et féconds dévouements, nul ne le conteste. Il n'en reste pas moins vrai que des âmes comme celles d'Henry Gourdant sont l'honneur de la génération formée par l'enseignement chrétien à ses divers degrés. De ce bataillon d'élite il se fait, à l'heure présente, deux parts : les uns montent vers Dieu, les autres demeurent avec nous. Les premiers, dans une vie supérieure et immortelle, gardent avec leurs frères d'ici-bas une pensée et des sentiments communs. Et par delà ces voiles, que l'éternité a tendus entre eux et nous, ils continuent à travailler pour que la patrie enfin libérée marche à des destinées toujours plus hautes et à une gloire plus pure.

Abbé Reure

Une Bienheureuse viennoise Philippe de Chantemilan

Le château de Chantemilan était la maison familiale de Philippe, qu'on a appelée "la Bienheureuse" et "la petite Sainte", quoiqu'elle n'ait jamais été ni canonisée ni béatifiée par l'Eglise. Elle appartenait à une famille de petite noblesse roannaise, que les guerres avaient presque ruinée. A cause de la modicité de ses ressources, Jean de Chantemilan, son père, et Jeanne du Vernav, sa mère, avaient été obligés d'abandonner le manoir paternel, pour entrer au château de Changy, chez le baron Erard de Lcspinasse, en qualité d'intendants ou économes. C'était un état voisin de la domesticité.

Ce fut là que naquit la bienheureuse Philippe, vers 1412. Un de ses frères, nommé aussi Jean et qui était écuyer, possédait à Briennon la terre de Maltaverne, dont le pauvre revenu ne dépassait pas la somme de mille francs de notre monnaie.

Elevée par les soins d'une mère très pieuse, Philippe pratiqua pendant vingt ans, au château de Changy,



La Vierge des Georges

toutes les vertus chrétiennes. Encore jeune elle se plaisait à prier et à fréquenter l'église.

Quoiqu'étant au-dessus de la domesticité commune, elle descendait par humilité jusqu'aux plus bas et plus petits offices et un de ses plus grands déplaisirs était qu'on parût s'apercevoir de sa noblesse. Elle vivait ainsi saintement entre la vie active et la vie contemplative, entre le travail et la prière. Mais, si elle se fût écoutée, elle aurait passé ses journées à entendre des messes et à faire oraison.

Comme elle était belle, de bonne naissance et bien élevée, elle fut recherchée en mariage par des jeunes gens riches. Elle n'accepta aucun parti... Un seigneur du voisinage, qu'on croit être Jean de Châteaumorand, l'avait prise en affection. Il voulait la marier et proposa même d'arrondir sa petite dot, pour l'aider à s'établir convenablement. Elle refusa, car elle avait fait vœu de virginité entre les mains d'un docteur en théologie, prieur de la Rochette.

Ayant perdu son père, puis sa mère, la mort de Mme de Lespinasse l'obligea à quitter le château de Changy en 1433.

Ce fut alors que, se trouvant sans moyen d'existence en Roannais, elle vint auprès de Madame Anne de Norry, sœur de Madame de Lespinasse, son ancienne maîtresse. Anne de Norry, après la mort de son mari, Gauthier du Châtel, s'était retirée chez son frère, Jean de Norry, archevêque de Vienne-en-Dauphiné.

La raison qui avait attiré Philippe à Vienne, était que son frère Jean était un des écuyers-servants de l'archevêque et que sa belle-sœur Marguerite, femme de Jean, appartenait à la maison d'Anne de Norry. Elle retrouvait donc en Dauphiné les êtres qui lui étaient le plus cher.

Tout en s'occupant de ses nouveaux devoirs, Philippe prenait soin des enfants de son frère et continuait ses pratiques de piété. De grand matin elle arrivait presque toujours la première à l'église Saint-Maurice, assistait aux messes, faisait de longues prières et prolongeait ses méditations aussi longtemps que son service le lui permettait.

Sa piété, au reste, n'était pas triste, car on lui voyait toujours le visage gai et souriant. Elle n'était pas inactive non plus. Philippe visitait les prisonniers, les malades, les femmes du peuple en couches; elle réservait aux nécessiteux tout ce qu'elle avait la permission d'emporter de la table de sa maîtresse, souvent même sa propre part.

Bientôt Monseigneur de Norry quitta Vienne pour un autre archevêché; Jean de Chantemilan revint en Roannais. Philippe resta seule, mais refusa de

quitter Vienne, où elle vécut probablement de quelque argent que lui envoyait son frère ou de petits secours que lui faisait passer son ancienne maîtresse. Désormais libre de ses actions elle ne s'occupa plus que de prières et de bonnes œuvres. Elle mourut à Vienne, le 15 octobre 1451, emportée par une épidémie de peste et fut en grande pompe ensevelie par les chanoines de Saint-Maurice, devant la porte de cette chapelle de Notre-Dame du Cloître, où elle avait passé tant d'années en oraison.

A peine les chanoines de Saint-Maurice eurent-ils déposé dans la tombe le chaste corps de la bienheureuse vierge qu'il se fit un mouvement extraordinaire autour de son tombeau et que des miracles manifestèrent à tous la sainteté de la servante de Dieu. Beaucoup de témoins racontèrent par devant notaire et après avoir prêté le serment de dire la vérité, les prodiges qu'ils avaient vus.

L'idée vint alors de faire un recueil de ces dépositions, qui furent recopiées par les secrétaires de l'église de Vienne dans un registre spécial et toutes signées par les notaires ou greffiers qui les avaient reçues. Ce recueil fut déposé aux Archives du chapitre et existe encore. On y lit cinquante-cinq procès-verbaux en règle des dépositions faites par les témoins qui avaient vu de leurs yeux les miracles accomplis par l'intercession de la Bienheureuse Philippe. Le premier porte la date du 10 février 1453, le dernier celle de 1480.

Un ancien auteur, qui a écrit une courte vie de la Bienheureuse a ainsi résumé ce qu'il savait des miracles de Philippe:

“Elle a ressuscité seize morts; délivré trois prisonniers; aidé à se délivrer du travail d'enfants huit femmes, qui étaient à l'extrémité; donné la vue à deux aveugles; délivré deux agonisants; remis en bon sens quatre enragés (c'est-à-dire quatre fous); guéri onze malades incurables; éteint, dès qu'elle fut invoquée, un furieux incendie, qui allait réduire en cendres la ville de Saint-Genis d'Aoste, en Savoie”.

Il est hors de doute que Philippe de Chantemilan fut regardée comme une véritable sainte. La ville de Vienne en particulier l'honora d'un culte réel : le nom de Philippe était inscrit au Martyrologe de cette église au nombre des Bienheureux dont la mémoire y était vénérée. Un sacristain de la cathédrale avait la charge de garder son tombeau et son autel, de les tenir en bon état et de les parer les jours de fête. Ainsi Philippe avait son autel particulier, toujours richement entretenu par la dévotion des pèlerins et du peuple de Vienne. Pendant les cinquante premières années, les offrandes s'élevèrent à une somme considérable avec laquelle on acheta un beau calice d'argent, un encensoir, une croix dorée. On célébrait donc la messe à l'autel de la Bienheureuse Philippe, on y accomplissait diverses cérémonies en son

honneur. On connaît même une vieille antienne latine, avec verset et oraison, qui fut composée pour l'usage de l'église Saint-Maurice dans un temps où la ville était menacée de la peste.

En 1504, deux prêtres de Vienne fondèrent un office en l'honneur de la Bienheureuse Philippe.

Le 14 octobre de chaque année, son autel et son tombeau étaient ornés avec soin. On sonnait la grosse cloche de la cathédrale, appelée "Portejoie" : on récitait les Vêpres de la Sainte Vierge auprès du tombeau de Philippe. Le lendemain, 15 octobre, anniversaire de sa mort, le maître de chœur faisait chanter aux prêtres assistants de l'église la messe *Salve, sancta parens*.

Ce temps de grande ferveur dura un siècle et plus, puis arrivèrent de mauvais jours.

En 1576, les protestants, qui déjà, cinq ans auparavant, avaient dévasté l'église Saint-Maurice, arrachèrent la grille qui entourait le monument élevé à Philippe par la dévotion des Viennois, ouvrirent son tombeau et dispersèrent les ossements de la petite sainte, que son humilité, sa modestie, sa douceur auraient dû préserver de cette profanation sacrilège.

Actuellement il y a dans l'église de Changy une statue de la Bienheureuse Philippe de Chantemilan.

Henri Fruton

Images de la débâcle de 1940 à Vienne

On reconnaît les établissements militaires d'Estressin à Vienne : pour éviter que le matériel et les équipements de toute sorte ne tombent aux mains des Allemands, la population viennoise se chargea de vider les entrepôts...

Ce phénomène eut lieu dans d'autres dépôts d'intendance de la région, en particulier à Miribel dans l'Ain... Mais quelques mois plus tard le régime de Vichy exigea la restitution des objets, le résultat, on s'en doute, fut bien médiocre.



Estressin : les entrepôts militaires aux mains des Viennois, en juin 1940.



Estressin juin 1940...



Estressin juin 1940...

Les prochains rendez-vous

- **Le 8 novembre** à 16h30 au 5 rue de la Table-Ronde projection de diapositives **du voyage à Stockholm** en 2004 par Jean Crotte, cette projection sera suivie à 18 h par l'assemblée générale.
- **Voyage prévu du 30 mars au 4 avril 2006** : la Normandie.
 - jour 1 : Vienne, **Vaux le Vicomte** : visite guidée, arrivée le soir à Rouen.
 - jour 2 : Visite **guidée de Rouen**, arrivée à Caen.
 - jour 3 : Visite **guidée de Caen** logement à Caen.
 - jour 4 : **Les plages du débarquement** :
Arromanches Colleville puis Bayeux logement à Caen.
 - jour 5 : Cabourg Houlgate Deauville Honfleur, logement à Bourges.
 - jour 6 : Visite de **Bourges** et retour sur Vienne.

Un programme plus détaillé sur demande ainsi que dans le prochain bulletin; inscription avant le 15 janvier (acompte de 200 euro le voyage n'aura lieu que s'il y a 30 personnes).

Le prix : environ 750 euros.

- **Automne 2006** :

Un voyage d'une semaine est prévu en Croatie et Dalmatie. Dans le prochain bulletin vous trouverez le programme.

Conférences

Lieu : Amphithéâtre de l'Institut Robin
Cours Brillier - 38200 VIENNE
de 18 h 30 à 19 h 30

- **1^{ère} conférence - MERCREDI 9 NOVEMBRE 2005**

«Evolution topographique et urbanisme à Vienne, de la bourgade gauloise à l'antiquité tardive» par Anne Le Bot-Helly (Conservatrice régionale de l'Archéologie, DRAC Rhône-Alpes)

- **2^{ème} conférence - MERCREDI 14 DECEMBRE 2005**

«Nîmes Antiques, les grandes lignes de la topographie» par Mar Célié (Assistant scientifique et technique, INRAP, agence grand sud)

- **3^{ème} conférence - MERCREDI 11 JANVIER 2006**

«Le théâtre et l'odéon de Vienne» par Benoît Helly (Ingénieur d'étude, SRA Rhône-Alpes) Stéphanie Prost (Architecte-Archéologue, ALPARA)

- **4^{ème} conférence - MERCREDI 15 FEVRIER 2006**

«L'Urbanisme et l'architecture monumentale d'Aix-en-Provence» par Nuria Nin, Archéologue municipale, Aix-en-Provence

- **5^{ème} conférence - MERCREDI 22 MARS 2006**

«Le cirque et le stade de Vienne» par Anne Le Bot-Helly (Conservatrice régionale de l'Archéologie, DRAC Rhône-Alpes) et Benoît Helly (Ingénieur d'étude, SRA Rhône-Alpes)

- **6^{ème} conférence - MERCREDI 5 AVRIL 2006**

«L'Urbanisme et l'architecture monumentale d'Orange» par J.M. Mignon (Architecte, Service départemental de l'archéologie du Vaucluse)

- **7^{ème} conférence - MERCREDI 3 MAI 2006**

«Les monuments de Vienne à travers les textes et l'épigraphie» par Roger Lauxerois (Conservateur des Musées de Vienne)

- **8^{ème} conférence - MERCREDI 7 JUIN 2006**

«L'Urbanisme et l'architecture monumentale d'Arles» par Marc Heijmans (chargé de recherche au CNRS)

Ces conférences sont organisées par la ville de Vienne, les musées de Vienne et les Amis de Vienne - Entrée libre.

ATTENTION !

**TOUTES LES COTISATIONS-ABONNEMENTS
COMMENCENT AU 1^{er} JANVIER**

Le règlement de la cotisation et de l'abonnement doit être effectué pendant le premier trimestre (sans omettre les sommes dues à titre antérieur).

*Faites un effort pour que ce bulletin continue à paraître.
Dès aujourd'hui, envoyez votre cotisation.*

MERCI

POUR LES NOUVEAUX ABONNÉS FICHE DE COTISATION AVEC ABONNEMENT AU BULLETIN DES "AMIS DE VIENNE"

NOM : Prénoms :

Adresse (pour l'envoi du bulletin par la Poste) :

Code postal Ville

TARIF ABONNEMENT pour 2005 :

Abonnement normal	26 €	<input type="checkbox"/>
Étudiants - Retraités	23 €	<input type="checkbox"/>
Abonnement de soutien	35 €	<input type="checkbox"/>
Tarif adhésion	5 €	<input type="checkbox"/>
(pour les nouveaux membres)		

A retourner, accompagnée du règlement par chèque bancaire ou postal (C.C.P. Lyon 185-71 J), à l'adresse du siège social : "Amis de Vienne"
3-5, Rue de la Table-Ronde - 38200 Vienne.

CONSEIL D'ADMINISTRATION DES "AMIS DE VIENNE"

Président et Vice-Président d'Honneur :

Charles JAILLET - Charles FRÉCON

Comité de Patronage :

Benoît HELLY - Ingénieur d'études

Jacques LASFARGUES - Conservateur des musées de St-Romain-en-Gal/Vienne
et de Lyon

Roger LAUXEROIS - Conservateur des musées de Vienne

Anne LE BOT - HELLY - Conservatrice Régionale de l'Archéologie

Hugues SAVAY-GUERRAZ - Conservateur du patrimoine au Pôle archéologique
du Rhône

BUREAU

Président : André HULLO

Vice-Présidents :

Paul BLANCHON

Jean-François GRENOUILLER

Marcel PAILLIARET

François RENAUD

Secrétaire général : Pierre GIRAUDO

Trésorier : Jacqueline BLANCHARD

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Jean ARMANET

Claude DARPIN

Jean-François GUILLET

Hélène GUILLOT

Aimé IMBERT

Jean MELMOUX

Robert MOUSSIER

Chrystel ORCEL

Gilbert ROCHE

Annick SEGUIN

Jean SONDAZ

Danièle THEVENET

Jacquelyne TROUILLER

COMITÉ DE LECTURE

Jean ARMANET, Paul BLANCHON, Pierre GIRAUDO, André HULLO,
Roger LAUXEROIS, Jean MELMOUX, François RENAUD.

*Le Comité de Lecture laisse aux auteurs des articles l'entière responsabilité des opinions
émises.*

Directeur de la publication : A. HULLO - C.P.P.A.P. N° 0103 G 80240 - I.S.S.N. 1148-8514
Association des Amis de Vienne : SIRET 414 716 969 00012
Imp. Dauphinoise, Pont Evêque - Octobre 2005



*Publié avec le concours
du Conseil Général de l'Isère
des villes de Vienne, Villette-de-Vienne
et Sainte-Colombe*

